

M. Flanelle était atterré, car enfin il ne pouvait se le dissimuler, les preuves étaient là ! Que dire ?

— A votre âge ! vieux drôle ! mugissait le mari. Mais savez-vous que, si nous étions méchants, nous vous ferions arrêter, coffrer, condamner.

— Tiens, Jules, disait madame, pour un rien j'irais chercher la police, le commissaire, la gendarmerie...

M. Flanelle se voyait déjà sur l'échafaud, prêt à être guillotiné sous les yeux de son voisin, avec des bandes d'oies tout autour de lui.

— Non, fille, dit le mari, pardonnons à ce vieux brigand, mais à une condition.

M. Flanelle commençait à douter de la loyauté de ses bienfaiteurs, et tenant d'une main son porte-monnaie, il occupait l'autre à préparer sa montre, heureux dans son malheur d'en être quitte à aussi bon compte.

— Oui, à une condition, appuya Agathe.

— Laquelle, monsieur ?... Parlez, madame.

— Eh bien ! c'est que vous allez dîner avec nous, espèce d'Ali-Baba, lui dit sévèrement le mari.

La foudre serait tombée dans la chambre, que, M. Flanelle n'aurait pas été surpris.

— Oui, dîner avec nous, vieux crocheteur, reprit Jules ; maintenant, écoutez-moi bien : le Dépôt ou le dîner, choisissez ?

— Dame ! j'aime encore mieux dîner, répond le malheureux Ali-Baba.

— Alors, c'est bien. Ne parlons pas de votre gredinerie et causons d'autre chose... Nous avons une fille, Ernestine, vous la verrez toute à l'heure ; nous voulons la marier.

— C'est que je ne suis plus bien... plus bien jeune, observa timidement Ali-Baba devenu rêveur.

— Ça ne fait rien à l'affaire ; ne croyez-vous pas qu'on vous demande votre main de filou pour Ernestine ?

— Eh bien ! alors, je ne vois pas...

— Taisez-vous donc, escroc, et écoutez, s'il vous plaît !

— Nous voulons la marier, mais nous n'avons pas le sou.

— Pas le sou n'est pas le mot, dit prudemment Agathe.

— Oui, ce n'est pas le mot, répond Jules, car Ernestine est un très beau parti ; elle doit hériter d'un oncle qui a trois cent mille francs à lui laisser, mais pour le présent, nous ne voulons pas nous dépouiller.

— Alors monsieur... je... je vois pas.

— Écoutez donc, Cartouche !... Ernestine est recherchée par un garçon très bien qui, lui aussi, a un oncle un peu démolé qui doit lui laisser toute sa fortune. Il est épris.

— Oh ! très épris, dit Agathe en se pinçant les lèvres et en hochant la tête.

— Très épris, oui, mais il hésite, craignant que l'oncle d'Ernestine ait encore beaucoup de temps à vivre... Or, cet oncle... il n'y en a pas et il nous en faut un.

— Mais c'est que je n'en ai pas sur moi.

— Comment ! pas sur vous ?... mais vous allez-nous en servir.

— Comment cela ?

— C'est très simple : le jeune homme vient tous les jeudis pour dîner avec nous ; c'est aujourd'hui jeudi, il va venir, vous êtes là par hasard, vous dînez avec nous, vous avez l'air d'adorer Ernestine, nous vous permettons de la tutoyer ; mais vous n'aurez pas de vin pur, pour que vous ne disiez pas de bêtises au dessert... Bref, tout le temps du dîner, vous aurez l'air d'être de la famille, vous n'arrêterez pas de vous plaindre de l'estomac, et vous direz que vous souffrez de la pierre.

— Permettez, c'est que... ça manque de... comment dirais-je bien ! ça manque de délicatesse.

— Hein ?... ah ! voilà qui vous va bien. Enfin, vous êtes libre ! Le Dépôt ou oncle, choisissez.

L'échafaud et les bandes d'oies reparaissent devant ses yeux, M. Flanelle, le front couvert de sueur et à moitié mort, opte pour le côté famille.

Il était temps, l'amoureux sonnait à la porte.

On entraîna lestement Ali Baba dans la chambre d'Ernestine ; Agathe fait la leçon à sa fille, pendant que Jules prévient le futur de la visite du vieux richard ; mais, quand tout le monde se trouve réuni dans le salon, jugez de la surprise générale en voyant le futur s'approcher de M. Flanelle, et lui dire avec l'accent du plus profond étonnement :

— Tiens ! mon oncle ! par quel hasard ?

CHARLES LEROY.

DÉSILLUSION

Le magistrat. — Vous devriez avoir honte de vous-même. Il a fallu deux constables pour vous conduire à la station.

Boissauchoif. — Deux ?... Mais j'aurais juré qu'ils étaient quatre, pourtant.

TENTATION INEFFECTIVE

Johnny. — Papa, donnez-moi donc un sou pour ce pauvre aveugle.

Papa. — Voici. (*Au bout d'un instant :*) Le lui as-tu donné ?

Johnny. — Bien, pas précisément, papa. Je l'ai tenu devant lui un instant et il ne l'a pas pris, alors je l'ai gardé pour le punir de son impolitesse.

CHANCE VS SCIENCE

Le fils du médecin. — Comment est votre père, aujourd'hui ?

Le fils du patient. — Il n'est pas mieux.

Le fils du médecin. — J'en suis fâché. Mon père m'a offert de parier dix contre un qu'il n'en reviendrait pas et j'ai tenu le pari.

CONFUSION

Bouleau. — Connaissez-vous l'italien ?

Bouleau. — Oui.

Bouleau. — Pouvez-vous traduire ceci pour moi ?

Bouleau. — Oh ! le seul Italien que je connaisse est un joueur d'orgue de barbario qui vient jouer devant ma maison chaque mardi après-midi.

PAS DE CHANCE

St Pierre (à la porte du Paradis). — Vous allez trouver toutes vos femmes de l'autre côté !

L'ombre de Lagourdette. — Quoi ! Toutes les quatre ?

St Pierre. — Toutes les quatre. Elles vous attendent.

L'ombre de Lagourdette. — Toutes réflexions faites, j'aime mieux essayer ailleurs. Bonjour.

PAS DE DUPLICATION POSSIBLE

Le candidat. — Je puis me vanter d'être coque les anglais appellent un *self-made man*.

Une voix. — Alors ne craignez rien, personne ne volera les plans.

L'IMPROVISATION INTERROMPUE — (Suite et fin)



Je ne suis que poète,
Ne soyez pas coquetto,
Laissez tomber sur moi
Vos regards pleins d'émoi.



Et de vous un seul mot,
Je plongerai dans les flots...